

« Un espace-temps visible¹ »

*Nous venons d'un abîme obscur ; nous aboutissons à un abîme obscur.
L'espace de lumière entre ces deux abîmes, nous l'appelons la Vie.*

Nikos Kazantzaki²

Il suffit de lever les yeux. Au-dessus domine l'immensité. L'immensité nous domine, jusqu'au vertige. Nous préférons, souvent, baisser le regard ou le porter ailleurs. Ne pas voir trop grand. Ne pas nous estomper dans le chaos. Peur d'être aspirés par le vide, s'accrocher à des vestiges de notre passage. Pour regarder le ciel, comme le fond du puits, il nous faut une margelle. L'acrobate tient entre ses mains un balancier pour s'assurer de son voyage sur la corde tendue entre les bords du précipice. Aucune sécurité ne peut palier le flux du temps qui passe. Le paysage terrestre forme une fine ligne, ligne de flottaison, ligne de vie à laquelle nous nous accrochons. La biosphère demeure étroite. Son histoire remonte à 4,54 milliards d'années. La vie apparaît, presque de suite, sous forme de microfossiles³. Face à l'infini du temps et des distances, certains paysages tranquilisent, apaisent. D'autres témoignent d'un passé destructeur, d'autres encore présagent d'un avenir non radieux. Le lointain nous accroche, nous devient proche. L'horizon nous rattache à notre propre dimension, limite l'infini mais en nous l'infini s'est engouffré. Le langage en témoigne pour qui sait l'écouter.

Que recherche l'artiste (ou le regardeur) dans le paysage ? Sortir de lui-même ? Trouver sa juste mesure ? Y côtoie-t-il son propre vide ? Qu'éprouve-t-il dans la profondeur de la nuit des étoiles ? Se remémore-t-il l'étincelle qui le fit naître ? « Aie pitié de cette créature qui, un beau matin, s'est détachée du singe, toute nue, n'ayant pour défense ni cornes ni crocs, mais seulement une étincelle derrière son crâne encore mou⁴. » La créature s'est mise debout à l'imitation des herbes, des fleurs, des arbres. Elle s'est mise à marcher, à regarder ce qui l'entoure, à voir jusque dans les lointains. Elle n'a eu de cesse de tout s'approprier, avide de tout posséder. Ses deux pattes libérées de la

¹ Cri du cœur d'un visiteur lors du vernissage, le 25 mai 2024, de l'exposition « Cosmographie » de Paola di Prima à la Maison Galerie Borromée

² Kazantzaki, N. (1988), *Ascèse - Salvatores Dei*, Texte établi par Aziz Izzet, Cognac : Éditions *Le temps qu'il fait*, p.21.

³ Cf. les découvertes dans la ceinture de Nuvvuagittuq, au Québec *in* Bainbridge, D. (2023), *Paléontologie – Une histoire illustrée*, Paris, Delachaux et Niestlé.

⁴ *ibid.*, p.55.

marche devinrent deux mains habiles qui façonnèrent armes et outils, qui dessinèrent, qui gravèrent dans la roche le monde vu à proximité de vie. La voûte de la grotte, ciel solidifié, abrita ses créations pariétales, les protégea durant des millénaires.

Porosité entre l'immensité et notre petitesse. Notre corps sert de foyer, lentille d'optique qui concentre au-dedans l'immensité du dehors... ou l'inverse ? En témoigne certaines expressions. En occitan, la cloison qui forme la partie supérieure de la bouche n'est pas un palais mais *lo cèl de la boca*⁵. L'horizon se dit *lo pè del cèl*⁶. Ce qui donne toute sa valeur à ce qui se situe au-dessus et relativise l'importance du monde d'ici-bas. Si l'horizon est le pied du ciel, la Terre devient un point d'appui pour Ouranos, *le ciel d'airain* – pour reprendre Homère. Cette porosité, des artistes la mettent en évidence devant nos yeux. Ils nous la livrent, d'inconscient à inconscient. Elle s'inscrit au fond de nos crânes devenus durs et à l'étincelle vacillante. Une toile tendue, dans sa dimension sacré, devient comme un temple, exposée aux regards sans prière. Dans les églises, les piliers alignés retiennent le ciel. La voûte de pierre maintient et protègent les hommes prisonniers de leur dimension dans l'océan des millénaires. Dans une galerie, les toiles exposées rétrécissent l'espace, le concentrent, montrent un peu et dissimulent beaucoup plus. Pour accomplir sa tâche à la noria, des œillères sont attachées à la mule. Nos yeux englobent si peu l'illimité. Comment des mots, des phrases assemblées pourraient en témoigner ? Acte inestimable de l'artiste, rendre compte de la lointaine étoile par un tracé sur une toile. À travers le visible transparait l'invisible. Comment habiter l'immense ? Nous morcelons l'espace comme nous compartimentons notre pensée. S'échapper vers l'espace incommensurable sans demeurer aveugles et sourds aux bruits et fureurs des humains au ras du sol. L'esprit peut s'échapper et les corps s'écharper pour s'accaparer un illusoire pouvoir. Les Arts, tous les arts sont si faibles face à la Mort. Les Arts, tous les arts sont si forts pour faire germer la Vie. Pendant que l'artiste montre les astres lumineux, les égarés pointent leurs sinistres exploits. La pellicule de notre orange bleu est si fine, si fragile. L'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, les fruits que nous mangeons ont mis des milliards d'années pour être air, eau et terre. Par le feu de nos haines, tout peut disparaître, rejoindre le néant dont nous sommes issus pour un retour à l'obscurité.

Dans l'obscurité la plus complète, Paola di Prima capte, capture puis relâche les lumières lointaines sur papier, sur toile. Pour qui fixe les étoiles, la nuit n'est jamais pleinement obscure. Elle s'engouffre en nous plus profondément que la pleine lumière du soleil – j'allais écrire la pleine nuit du soleil. Qu'existe-t-il de plus intime que le ciel étoilé au-dessus de nos rêves ? Suspension de

⁵ *le ciel de la bouche*, en traduction littérale.

⁶ *le pied du ciel*, en traduction littérale.

l'instant, des volumes, de l'espace, de nos regards. Plus aucune verticale ni horizontale. Nous voici en apesanteur dans le vaisseau céleste de l'artiste. Paola di Prima nous plonge dans l'univers, nous place dans l'espace sans limite, sans nous anéantir. Elle nous rend accessible un réel plus vaste que notre planète. Son approche des ténèbres permet à l'artiste de nous les révéler, l'immensité devient intimité. L'immense et l'intime sont semblables par leur absence de frontières. « L'immensité est en nous. Elle est attachée à une sorte d'expansion de l'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs ; nous rêvons dans un monde immense. [Et] si paradoxal que cela paraisse, c'est souvent cette *immensité intérieure* qui donne sa véritable signification à certaines expressions touchant le monde qui s'offre à nous⁷. » Les paroles de Gaston Bachelard nous éclairent sur ce que peut ressentir un regardeur face à l'œuvre de Paola di Prima. L'encre de chine devient un « lait noir » qui irrigue ses œuvres d'une écriture sans lettre. Les mots, revêtus d'aucun son, balbutient au fond des univers, en attente d'yeux en écoute des premières pulsations.

Dans ses photographies, Paola di Prima crée une cinématique du point fixe. Elle travaille la lumière comme un jongleur ses balles. « Avec [la photographie] pour la première fois, dans le processus de reproduction des images, la main se trouva déchargée des tâches artistiques les plus importantes, lesquelles désormais furent réservées à l'œil rivé sur l'objectif⁸. » Si Paola di Prima maintient l'œil sur l'objectif, la main retrouve sa vitesse créative⁹. Les astres se mettent à parcourir une calligraphie que chacun peut déchiffrer comme sienne – une écriture oubliée dans l'éblouissement du silence. L'espace nous est offert dans les dimensions réduites d'une toile. Un lointain nous accroche, devient proche. Il s'ouvre à nos songes dans une splendide indifférence. Nous ne sommes rien pour lui sinon un amas de molécules et d'atomes qu'il propulse sans aucun dessein dans le chaos en perpétuel mouvement. Lune, Sirius et d'autres deviennent des projecteurs d'imaginaires qui accomplissent leurs courses, contraints par l'artiste. Aucun dressage ne peut contraindre la matière. Sur la page noire, l'écriture de lumière jaillit, nous interpelle, nous appelle. Elle nous laisse ébouriffés dans nos pensées, dans nos songes.

Depuis 2008, Paola di Prima réalise des livres d'artistes avec des autrices et des auteurs (environ une vingtaine). Pourquoi ce désir d'allier les mots et les signes, aussi bien du côté de la plasticienne que de celui de l'écrivain ? L'édition concerne, *a minima*, parfois que deux exemplaires, un pour chaque créateur. Pour la première fois, en 2024, elle réalise complètement un livre d'artiste : « La

⁷ Bachelard G., (1943 [éd. 1994]), *L'Air et les Songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, p. 300

⁸ Benjamin W., (1939 [éd. 2022]), *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, folioplus philosophie, p.11

⁹ « Je dessine à l'aveugle, les yeux collés au viseur, l'obturateur fermé » PdP.

vie qui nous fuit » dont elle écrit le texte. Elle l'a lu à l'occasion de l'exposition « Cosmographie » à la Maison Galerie Borromée, au printemps 2024. Que veut dire ce désir d'accorder écriture et arts plastiques ? Ce besoin de charnel pour l'écriture et de sons pour les arts visuels ? Ce qui se joue, dépasse les acteurs. La grande tâche de la poésie est d'arriver à réunir le monde et le signe. « Mallarmé revendiquait son "incompétence, sur autre chose que l'absolu". C'est que le vers fait le continu entre le cosmique et le langage, entre la "pièce écrite au folio du ciel" et "une inquiétude du voile dans le temple avec des plis significatifs et un peu sa déchirure". [...] Poésie fusion entre la parole et l'univers, dont le sonnet du ptyx écrit la parabole¹⁰. » Paola di Prima avance, pas à pas, vers cette fusion entre la parole et l'univers. Au bruyant silence du cosmos, la parole humaine est un réconfort. La véritable parole rassure, conforte, accompagne sur les chemins. Quelque chose d'indéfinissable transparait de la relation entre l'œuvre et son visiteur. « Sous nos yeux, hors de notre vue : quelque chose ici nous parle de la hantise comme de ce qui reviendrait de loin, nous concernerait, nous regarderait et nous échapperait tout à la fois. [...] ... retenons la formule par laquelle Benjamin rendait compte de cette expérience : "Sentir l'aura d'une chose, c'est lui conférer le pouvoir de lever les yeux" – et il ajoutait aussitôt : "C'est là une des sources mêmes de la poésie"¹¹. »

La poésie révèle, lève le voile, permet quelque peu l'existence. La poésie est rythme, souffle, corps qui dansent. La poésie rassemble, longue farandole d'hommes et de femmes au-dessus des flots. Dans la courbure du temps, de l'espace, se dresse un petit animal à l'imaginaire plus grand que tous les soleils. Avec ses mains, il façonne son destin, s'accroche à son devenir. Il jette à la volée des couleurs, des mots. Des ocres des cavernes ornées aux messages numériques envoyés dans l'espace, l'art témoigne de notre traversée des temps. L'art donne subrepticement à être. L'étincelle derrière notre crâne encore mou brille, malgré tout, au fond de nos yeux, parfois, embués.

Alain de Caprile

Maison Galerie Borromée
Montpellier, été 2024

¹⁰ Meschonnic H.(1985 [éd. 2023]), *Mallarmé au-delà du silence*, Paris, Éditions de l'éclat/éclats, p.42.

¹¹ Didi-Huberman G. (1992), *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les Éditions de Minuit, p.104.